

nous ferons bien, je crois, de disparaître tous pendant deux ou trois jours.

Le lendemain soir, M. de Borsenne savait que rue Lacépède, au no 22, demeurait depuis huit jours madame Bontemps.

L'appartement avait été loué par un jeune homme que l'on n'avait plus revu dans la maison. Il l'avait fait meubler en vingt-quatre heures. Le terme était payé d'avance. On n'avait pas encore aperçu le nez de la locataire. Sa bonne seule sortait pour faire les commissions ; on ne savait pas son âge, on la croyait riche et elle recevait beaucoup de lettres.

—C'est elle ! s'écria M. de Borsenne.

—Cette fois, je crois que nous la tenons, répliqua le domestique, et nous sommes bien décidés à ne pas la laisser échapper. Rombolle attend les ordres que je dois lui donner ce soir. Que devons-nous faire ?

M. de Borsenne s'assura que personne n'écoutait aux portes de son cabinet, puis, à voix basse, il parla longuement à son homme de confiance.

En quittant son maître, M. Pierre paraissait très-agité ; il était affreusement pâle, et son regard, toujours si plein d'assurance, semblait craindre de se fixer sur quelqu'un.

Evidemment, les paroles de M. de Borsenne avaient produit sur lui une terrible impression.

A peu près à la même heure, Georges Lambert disait à Frugère :

—Je crois que M. de Borsenne s'est décidé à me laisser tranquille ; hier et aujourd'hui je n'ai pas aperçu un seul de ces individus de mauvaise mine qui, depuis quelque temps, me suivaient comme mon ombre.

Un pli se creusa entre les sourcils de Frugère.

—Cela ne me rassure pas du tout, fit-il en hochant la tête. Il est certain que M. de Borsenne sait que vous le cherchez partout, et comme il est trop lâche pour accepter un duel, il se cache. Depuis huit jours il n'est sorti que deux fois de son hôtel. Mais son valet de chambre voyage à sa place. Qu'a-t-il fait aujourd'hui ? Je l'ignore et cela m'inquiète. J'aime à voir l'ennemi ; quand il disparaît, je crains une surprise.

M. Georges continua-t-il, c'est précisément parce que vous avez une trop grande confiance que je me défie davantage ; je ne saurais trop vous recommander d'être prudent. Je comprends bien que vous vouliez aller rue Lacépède, mais croyez-moi, c'est dangereux. Attendez encore quelques jours. C'est après-demain que l'huissier opère sa saisie. Nous tenons le Borsenne. Poussé à bout, il se montrera. Autant il a mis de soin à vous éviter jusqu'à présent, autant il cherchera l'occasion de vous rencontrer et de vous provoquer ; nous voulons un duel, nous l'aurons.

Je ne suis pas tranquille, je vous l'ai dit ; mais je ne me coucherai pas aujourd'hui avant de savoir les agissements de cette canaille qui porte sans vergogne le nom d'un saint du paradis.

Malgré les sages recommandations de Jean Frugère, à neuf heures du soir, Georges était rue de Lacépède assis près de Jeanne dans son petit salon. Ils causaient. Et le sujet de leur conversation était excessivement sérieux.

Georges, se rendant aux raisonnements de Jeanne, avait fini par comprendre que l'existence qu'ils menaient tous deux devenait impossible et qu'il était urgent de prendre un parti suprême.

La jeune femme disait :

—Tu es de mon avis, et tu repousses la proposition que je te fais de fuir en Amérique. Puis-je te donner de mon amour une preuve plus éclatante ?

—Non, certes, répondit-il ; mais c'est précisément parce qu'il est immense que je refuse ton sacrifice. Prendre au père, à la mère leur fille, à l'enfant sa mère ! Non, mon égoïsme ne saurait aller jusque-là.

—Alors, reprit-elle, laisse-moi rentrer chez mon père.

—Pour qu'il te rende à M. de Borsenne, jamais !

—Ne crois donc pas cela. Je t'ai dit que je demanderais ma séparation, et je l'obtiendrai, dussé-je crier en plein tribunal que j'ai été ta maîtresse.

—Soit, tu l'obtiendrais ; mais en même temps les préjugés du monde reprendraient leurs droits sur nous, notre amour serait brisé.

—Est-ce que nous ne nous sommes pas aimés déjà des années sans nous voir ?

—Un rêve, Jeanne, le crois-tu possible ?

Elle rougit, car elle n'était pas convaincue.

—D'ailleurs, reprit-elle, dans quelques années je puis devenir libre.

—Oui, mais moi, en attendant obligé de te fuir pour ne pas te compromettre, j'aurai le temps de mourir ; Jeanne nos conventions morales sont ridicules et certaines de nos lois absurdes.

—Oh ! elles ne sont pas notre convenance, répliqua-t-elle doucement, mais ce n'est pas leur faute, mon ami.

—Enfin que décides-tu ?

—Rien encore. Permetts-moi de réfléchir. Demain je verrai de Sairmaise ; s'il le faut, je consulterai M. Durançon. Prendre une pareille décision, c'est terrible !

Il était près d'une heure du matin quand il songea à se retirer.

—Il est bien tard, lui dit Jeanne, tu ne devrais pas te hasarder seul dans les rues à cette heure de la nuit.

—Bah ! fit-il, je ne crains personne. J'ai promis à ma mère de rentrer et puis je ne veux pas que, dans cette maison, on ait le droit de tenir sur toi un propos méchant.

Il l'embrassa et sortit.

XIV

En mettant le pied dans la rue, Georges jeta à droite et à gauche un regard scrutateur. Il ne vit rien. Il prêta l'oreille, mais il n'entendit que le roulement lointain de quelques voitures sur le pavé.

—Avee ses recommandations de prudence, mon brave Frugère est vraiment étonnant, se dit-il ; qui donc viendrait me chercher dans ce quartier excentrique ?

Rue Linné il fut rejoint par un fiacre qu'il avait vu venir de loin, longeant le mur du Jardin des Plantes.

—Pst, pst, fit le cocher.

Et il arrêta ses chevaux.

—Lanternes jaunes, bourgeois, dit-il ; si vous allez du côté de Montmartre, je peux vous emmener.

Georges était décidé à prendre la voiture lorsque le cocher ajouta :

—Allons, montez, ce sera le prix d'une course de jour et je vous mènerai rondement, j'ai deux fières bêtes, vous verrez.

Cette insistance déplut à Georges.

—Non, répondit-il, je ne vais pas à Montmartre et je préfère aller à pied.

—Eh bien, c'est bon, répliqua le cocher d'une voix nasillarde, si ça ne vous convient pas, faut le laisser, on chargera plus loin, v'là tout.

Il fit claquer son fouet et descendit la rue au petit trot.

Près de l'Entrepôt, au coin de la rue Saint-Victor, Georges passa à côté de deux individus qui se disputaient.

—Deux ivrognes, re dit-il.

Il continua son chemin. Il gagna le boulevard Saint-Germain et traversa la place Maubert. A l'entrée de la rue du Haut-Pavé, il aperçut une ombre qui se glissait furtivement le long des murailles.

Instinctivement, il porta la main à sa poitrine pour saisir un revolver de poche qu'il avait toujours sur lui depuis quelque temps.

Au même instant, du côté opposé à celui sur lequel ses yeux étaient fixés, un homme de haute taille s'élança d'un coin obscur et lui asséna sur la tête un effroyable coup de bâton.

Georges poussa une plainte, étendit les bras, chancela et tomba la face sur le pavé.

Aussitôt la note aiguë d'un sifflet troubla le silence de la nuit et trois individus se jetèrent sur le malheureux jeune homme, qui ne donnait plus signe de vie.

—Est-ce qu'il est mort ? demanda l'un des assassins.

—Non, il n'est qu'étourdi, répondit la Loucheur, qui tenait encore le gourdin dont il faisait si facilement un assommoir.

—Alors il faut l'achever, reprit l'autre.

—Ce n'est pas malin, plante lui ton couteau dans la poitrine.

—Malheureux, gardez-vous-en bien, dit Pierre vivement, une blessure faite avec une arme tranchante pourrait nous perdre tous. Quand on retrouvera le cadavre dans la Seine, il faut qu'on puisse croire à un suicide.

—Bon, répliqua le Loucheur, mais nous n'avons pas à lambiner, d'un moment à l'autre la rousse peut venir et je ne veux pas être mis à l'ombre.

—Ah ! voici la voiture.

Le fiacre aux lanternes jaunes de la rue Linné arrivait rue de Haut-Pavé.

Il s'arrêta et les deux portières s'ouvrirent en même temps. Un des hommes que Georges avait rencontrés se querellant près de l'Entrepôt montra sa tête sinistre.

En un instant, la victime fut placée dans le véhicule. Pierre et Rombolle y montèrent. Le quatrième brigand, léger comme un écureuil, grimpa à côté du cocher. Les portières se refermèrent et le fiacre se remit en marche.

Au bout de la rue, il tourna à droite, et fila sur les quais de la Tournelle, dans la direction de la gare d'Orléans.

Pendant le trajet, Rombolle et son camarade, à l'insu de Pierre, visitèrent les poches du jeune homme ; ils lui enlevèrent sa montre, son portefeuille, son porte-monnaie et son pistolet.

—Tiens, je crois qu'il se réveille, dit tout à coup le Loucheur.

En effet, Georges venait de faire un mouvement, et un gémissement s'échappa de sa poitrine.

—Tant mieux, grommela Pierre avec un sourire féroce, la baignade lui fera plus d'effet.

En ce moment, la voiture s'engageait sur le pont d'Austerlitz. Au milieu de pont elle s'arrêta, les roues contre le trottoir.

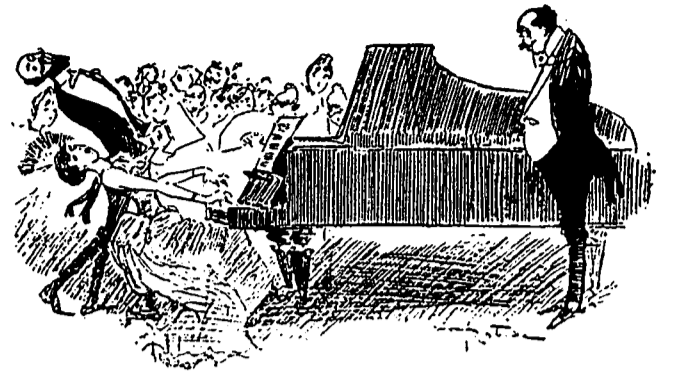
L'homme du siège sauta sur le bitume et ouvrit la portière.

—Pas de cognas, pas un estaffion, dit-il.

—Bon, répondit Rombolle, prends-le par le collet.

(A suivre)

PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.



(Suite)

Les hommes ne suivent et n'insultent dans les rues que les femmes qui le veulent bien ; et une bonne tenue éloigne toujours des dangers de ce genre : je vais m'expliquer sur ce qui j'entends par *bonne tenue* dans la rue.

Une femme surtout si elle est seule, ne doit jamais marcher le nez au vent, c'est-à-dire avoir l'air évaporé et souriant ; elle doit, au contraire, avoir l'air grave et sérieux, regarder tout simplement devant elle, non à droite et gauche, comme si elle cherchait aventure.

Elle ne doit pas porter sa robe relevée à la façon d'une danseuse, ce qui lui donnerait une certaine façon écourtée contraire à la décence, ni la laisser traîner sur le pavé ou sur l'asphalte des boulevards, car rien ne donne plus mauvaise façon à une femme qu'une robe dont le bas est rempli de boue ou de poussière : que la robe soit donc relevée seulement d'une façon provaquante.

Elle ne doit marcher ni trop vite, ni trop lentement ; dans le premier cas, elle aurait l'air d'une évaporée ; dans le second, elle pourrait faire croire qu'elle attend compagnie.

Une jeune femme doit toujours céder le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des trottoirs qui avoisine les maisons, à une femme plus âgée qu'elle, à un vieillard et à un prêtre, et c'est pour les cochers seulement que la loi de prendre toujours sa droite a été faite.

Si, par suite de construction ou autre embarras, il faut passer sur une planche, on doit observer les mêmes règles que pour céder le haut du pavé, c'est-à-dire qu'il faut laisser passer devant soit les personnes à qui l'on doit le respect comme âge.

Un homme doit toujours céder le haut du pavé à une femme, quel que soit son âge et même son rang.

Dans ce cas, la femme à laquelle cette politesse est faite doit s'incliner poliment en passant devant la personne qui a eu pour elle cet égard.

Il faut marcher avec soin dans la rue, de façon à s'éclabousser le moins possible, car rien ne donne plus mauvaise grâce que des chaussures crottées.

S'il pleut et que l'on porte à la main un parapluie ouvert, il faut avoir soin de gêner le moins qu'on peut les passants, pour éviter de s'attirer des apostrophes fort désagréables ; et si malgré votre soin, vous avez causé quelque dommage, soit en bonseculant un chapeau, soit d'une façon, inclinez-vous en disant : " Pardon ", quand même vous vous entendriez traiter de maladroit, car, en agissant ainsi, vous ferez preuve de savoir-vivre, et vous faites plus sûrement se repentir la personne qui vous a offensé par cette épithète désagréable que si vous lui aviez rendu insulte pour insulte.

En cas de ces grandes averses qui arrivent subitement sans qu'on ait dû s'y attendre, un homme peut prendre la liberté d'offrir la moitié de son parapluie à une dame qui n'en aurait pas, même si cette dame est jeune, elle fera bien de refuser cette offre, et d'entrer dans une boutique ou de se mettre sous une porte cochère pour attendre, soit la fin de la pluie, soit qu'une voiture passe ; mais si elle est pressée par l'heure et qu'elle soit forcée d'accepter cette offre, elle doit le faire avec une très-grande circonspection ; ainsi, elle ne doit pas parler à son compagnon obligeant pendant qu'ils marchent ensemble, et quand il se sépare, elle ne doit lui adresser que des remerciements froids et polis, sans rien dire qui puisse faire connaître ni son nom, ni sa position dans le monde.

(à suivre)

MME. DE BASSANVILLE